

## DE L'ANTIFASCISME AU RÉCIT DES PASSIONS RÉVOLUTIONNAIRES: LE FÉMINISME AMBIGU DE MARIA ANTONIETTA MACCIOCCHI (1922-2007)\*

CHRISTINE FAURÉ

CNRS-Université de Lyon

---

L'intellectuelle engagée que Maria Antonietta Macciocchi s'efforça d'incarner exerce son action selon trois modalités: le récit de la vie quotidienne dans ses moindres détails et son intensité, les commentaires des événements du monde culturel et l'histoire politique des transformations majeures du monde avec la création de l'Europe parlementaire et les nouvelles idéologies communistes. L'émergence des mouvements radicaux et du féminisme des années 1970 permit à cette personnalité du communisme italien de l'après-guerre d'accéder à une modernité critique empreinte d'un nomadisme philosophique. Elle était de tous les combats de son temps. Dans l'éclectisme de Macciocchi, on distingue la volonté d'inventer, après Simone de Beauvoir, un nouvel archétype d'intellectuel au féminin qui fit longtemps défaut en Occident.

MOTS-CLÉS: intellectuel, antifascisme, communisme, femme, féminisme.

### **Del antifascismo al relato de las pasiones revolucionarias: el feminismo ambiguo de Maria Antonietta Macciocchi (1922-2007)**

La intelectual comprometida que Maria Antonietta Macciocchi trató de encarnar ejerce su acción de tres maneras: el relato de la vida cotidiana con todos sus detalles y su intensidad, los comentarios sobre los acontecimientos del mundo cultural y la historia política de las grandes transformaciones en el mundo con la aparición de la Europa parlamentaria y las nuevas ideologías comunistas. El surgimiento de los movimientos radicales y del feminismo en la década de los 1970 permitió a esta figura del comunismo italiano de posguerra acceder a una modernidad crítica impregnada por un nomadismo filosófico. Macciocchi luchó en todos los combates de su tiempo. En su eclecticismo hay una voluntad de inventar, después de Simone de Beauvoir, un nuevo arquetipo de la mujer intelectual que estuvo por mucho tiempo ausente en Occidente.

PALABRAS CLAVE: intelectual, antifascismo, comunismo, mujer, feminismo.

### **From anti-fascism to the story of revolutionary passions: the ambiguous feminism of Maria Antonietta Macciocchi (1922-2007)**

Maria Antonietta Macciocchi, who sought to embody the figure of the committed intellectual, undertakes an action in three ways: an account of everyday life with all its minor details and

---

\*Conférence présentée au "Convegno internazionale Maria Antonietta Macchiochi, interprete e protagonista del XX secolo", 20 mai 2010, Università Roma Tre.

intensity, commentaries on the events of cultural world and political history of the major world transformations with the advent of the parliamentary Europe and new communist ideologies. The emergence of radical movements and feminism in the 1970's allowed this figure of post-war Italian communism to access the critical modernity permeated by a philosophical nomadism. She fought in every battle of her time. In Macciocchi's eclecticism there is a willingness to invent, after Simone de Beauvoir, a new archetype of intellectual woman which was long lacking in the West.

KEY WORDS: intellectual, anti-fascism, communism, women, feminism.

---

Née en 1922 dans une famille bourgeoise et antifasciste, Maria Antonietta Macciocchi est élue à partir de 1968 députée du Parti Communiste Italien à Naples. En 1977, pour avoir soutenu la révolte des étudiants de Bologne, elle est exclue de ce Parti. Exilée à Paris, elle enseigne à l'Université de Vincennes-Paris 8 de 1972 à 1980 et tente de mobiliser des intellectuels français contre la répression des mouvements autonomes en Italie, faisant preuve à cette occasion d'un talent d'oratrice et d'une pugnacité hors du commun. Elle obtient du Parti Radical Italien l'investiture aux premières élections pour le Parlement européen où elle est élue en 1979. Correspondante du monde entier, c'est à partir de ses œuvres majeures qui constituent le nerf de sa carrière que nous apprécierons la coloration particulière qu'elle donne à son engagement politique auprès des femmes.

### Passes d'armes avec Simone de Beauvoir

La scène à laquelle M.A. Macciocchi nous convie avec malice dans son livre *Deux mille ans de bonheur* (1983) a quelque chose de dérisoire. En présence d'un Sartre diminué, presque apeuré, Simone de Beauvoir, plus impériale que jamais, reproche à la journaliste italienne, pourtant dans l'exercice de son métier, son antiféminisme. En effet, le courroux de Simone de Beauvoir à son encontre avait pour cause un article de la sociologue Andrée Michel qui venait d'être publié dans la revue *Les Temps Modernes*. Macciocchi avait attaqué dans sa préface à la publication de son séminaire vincennois "Les femmes et leurs maîtres" (1978), un féminisme étriqué, braqué sur des revendications sexuelles... et on lui avait vigoureusement répondu, voire suspecté son courage et sa bonne foi lorsqu'elle avait fait partie, un foulard "parisien" sur la tête, de la délégation des femmes auprès de l'ayatollah Khomeiny.

Sortons de la polémique et suivons l'argumentation de Maria Antonietta: le droit à la contraception et à l'avortement est acquis et il est inutile de ressasser ces mots d'ordre avec lesquels elle est d'accord, car ils réduisent la féminité à sa fonction de reproduction et l'inscrivent dans la "rationalisation capitaliste". Elle dénie aux mouvements féministes quels qu'ils soient au XIX<sup>e</sup> et au XX<sup>e</sup> siècle, une valeur d'avant garde. Ils se sont toujours manifestés après les révolutions. Il ne s'agit plus seulement d'ajouter de nouvelles lois à l'arsenal juridique des démocraties contemporaines mais de prétendre à une nouvelle conceptualisation des relations entre sexes. Cette ambition théorique est formulée par Maria

Antonietta, dans *Les femmes et leurs maîtres*, de façon un peu vague, il faut le reconnaître:

Des formes nouvelles d'agrégation de démocratie culturelle naîtront. Qui les créera? Comment? Quand? Je n'en sais rien mais je suis certaine que l'on suivra d'autres routes que celles que nous connaissons aujourd'hui. Les femmes sortiront de la vieille ronde. (Macciocchi, 1978: XIX)

Cette aspiration à la nouveauté se traduit notamment par la recherche d'une identité sexuelle, qui échapperait aux pratiques reproductives et dans laquelle la différence des sexes avec ses attributs n'est plus opératoire.

Dans ce dispositif, la référence à Pier Paolo Pasolini a valeur d'ouverture, de transgression sans laquelle aucune avant-garde n'est possible. Dans un texte sur l'œuvre de Pasolini intitulé *Quatre hérésies cardinales pour Pasolini*, Macciocchi revient sur son idée qui a pu apparaître dans un premier temps brouillée, paradoxale, confuse, sa critique du féminisme et la planification de la vie sexuelle étant étroitement liées: "Pasolini est le plus féministe des intellectuels italiens parce qu'il affronte l'indicible: la femme conçue comme un pur instrument de régulation de l'espèce" (1980: 127). Pasolini refuse la subordination du sexe à la société technologique. Macciocchi fait non seulement état des convictions de Pasolini mais aussi des siennes. Manifestement, sa résistance à l'égard de l'interruption volontaire de grossesse (IVG) était d'inspiration catholique, bien qu'elle ne le dise jamais explicitement. Sa rencontre avec le Pape Jean-Paul II en 1992 qui se passe sous le signe de l'Europe nous en dit long sur ce point: l'Europe politique ne peut pas vivre sans un ciment spirituel et à un Pape qu'elle laisse songeur, il ne lui paraît pas déraisonnable de proposer une alliance entre l'Église et les féministes des pays développés pour promouvoir une émancipation authentique. Cette émancipation authentique s'apparente, à la fin de son œuvre, à un féminisme de la différence proche des thèses de Luce Irigaray (Macciocchi, 1992: 42), en opposition à une conception légaliste de l'égalité des droits. Par ailleurs, cette visite au Pape réactiva chez elle le souvenir de sa rencontre à Qom avec l'ayatollah Khomeiny. Dans ce dialogue ininterrompu qu'elle entretenait avec Simone de Beauvoir, elle lui expliquait: "Simone, vous savez bien, si vous demandez une audience au Pape [...] vous devez bien mettre quelque chose sur votre tête, fut-ce un chapeau comme Golda Meir. Eh bien répliqua Simone de Beauvoir, je n'irai jamais chez le Pape" (Macciocchi, 1988: 360). Toutes ces supputations s'avèrent inutiles. Macciocchi fut acceptée au Vatican sans foulard où elle apparut plus prompte à dénoncer l'esclavage sexuel des femmes et les manipulations génétiques dont elles étaient victimes, qu'encline à défendre le droit des femmes à disposer librement de leur corps.

## Un antifascisme post-freudien

Pour Macciocchi, ce qui l'emportait dans les années 1970, c'était de comprendre les ressorts de la soumission de l'Italie au fascisme. Pourquoi ce régime avait-il bénéficié d'un tel consensus pendant 20 ans?<sup>1</sup> L'antifascisme de Macciocchi s'appuyait sur sa biographie. Dans son livre intitulé *Après Marx, Avril*, selon le mot d'ordre de la révolte étudiante de 1977 qu'elle soutenait, elle fait état de son certificat de résistante: "District militaire de Rome: Macciocchi, Maria Antonietta, a droit au compte des campagnes de guerre 1943-1944, pour avoir fait partie de la formation partisane PCI, du 8 septembre 1943 au 4 juin 1944 — le chef de bureau Dr. Tomaso dall'Olmo" (Macciocchi, 1978: 158).

Ces moments exaltants de résistance ont été par la suite racontés dans *Deux mille ans de bonheur* (Macciocchi, 1983: 108). C'était la première fois qu'elle échappait à la tutelle familiale, sa mère venant de mourir. Et pourtant, ce père si fantasque d'habitude, avec lequel elle avait établi une complicité dès l'enfance, avait encore trouvé le moyen de la sauver des SS: en se camouflant en marchand ambulancier pour l'alerter, il lui avait permis de ne pas tomber dans une souricière.

Mais au delà de ces récits de résistance, Macciocchi croyait que l'adhésion au fascisme du peuple italien passait par la répression sexuelle, un sujet grave sur lequel elle reviendrait à plusieurs reprises. Son analyse s'appuyait sur les thèses de Wilhelm Reich développées notamment sur la "psychologie de masse du fascisme" (1933-1934). Ce grand texte avait été redécouvert à la fin des années 1960, et lors des événements mai 68 en France, l'œuvre de Wilhelm Reich était devenue une référence en matière de "révolution sexuelle"<sup>2</sup>. Contre les thèses socio-économiques avancées par les marxistes, Reich s'était attaché à intégrer dans l'édifice de la sociologie des données sexuelles. Autant Freud avait approfondi l'importance de la sexualité chez l'individu dès l'enfance, autant Reich s'intéressait à la globalisation du système de la répression sexuelle dans les masses, quelles que soient les idéologies, noires ou rouges comme il l'écrit dans son introduction de 1942 en mettant sur le même plan fascisme et stalinisme. Avec le mysticisme, l'Église devenait un des relais importants de la diffusion de cette répression. En effet pour Reich, "le bonheur sexuel" faisait partie de l'arsenal de la liberté humaine (1972: 28, 72). Selon Macciocchi qui n'était pas prête à mettre sur le même plan fascisme et stalinisme, il faut le souligner, aucune intellectuelle, pas même Simone de Beauvoir dans *Le Deuxième Sexe*, n'avait abordé avec sérieux la question de l'emprise du régime mussolinien sur les masses: le sujet restait inexploré et elle le traite dans plusieurs articles (1976) issus de ses séminaires vincennois. Trente quatre ans après, on peut dire que sur ce thème son travail est pionnier.

---

<sup>1</sup> Le professeur Jacqueline Risset, dans le journal *Le Monde* du 28 février 2010, répond à cette question: "Comment expliquer que la patrie de Dante et de Leopardi soit si passive à l'égard du pouvoir absolu et corrompu de Berlusconi? Sans doute à cause de l'impensé du fascisme".

<sup>2</sup> Vienne, 1930; traduit en anglais en 1945, en Italie chez Feltrinelli en 1963.

Macciocchi s'est employée à explorer les stratégies de Mussolini à l'égard des femmes. Comment a-t-il "nationalisé" la population féminine? Comment a-t-il pu la transformer en masse docile à la dévotion du régime par des discours, par la mise en place de protocoles morbides, activant une acceptation masochiste? Mais les femmes n'ont pas été seulement des victimes du fascisme, elles se sont également montrées actives dans la collaboration. Par tous les moyens, une élite féminine fasciste fut constituée: congrès de femmes, droit de suffrage accordé à un million de femmes sur 12 millions environ d'Italiennes, mais une seule consultation (en 1925) fut organisée. L'Italie de Mussolini n'est pas le seul pays à avoir organisé cette parodie de suffrage; le Portugal de Salazar prit des dispositions comparables. En fait, à chaque période du régime mussolinien correspondent de nouvelles initiatives du pouvoir qui, après avoir combattu l'effet ravageur et redouté d'un féminisme international, annula toute possibilité d'autonomie sociale, avec les lois contre le travail féminin et la reconnaissance du crime d'honneur dans un nouveau code pénal, légitimant toutes les atteintes contre les femmes, même les plus extrêmes.

Pourtant, malgré cet encerclement de la population féminine auquel les encycliques papales prêtèrent main forte, la natalité de l'Italie déclina au grand désespoir du Duce. Était-ce le signe d'une résistance féminine inconsciente aux exhortations fascistes dans le champ de la sexualité? Macciocchi ne le dit pas, réservant à ce comportement de résistance une acception plus clairement déterminée. Elle y voit une sorte de réponse proportionnée aux multiples sollicitations du fascisme à l'intention des femmes.

J'affirme que ce n'est pas après avoir accompli la traversée du fascisme qu'il est possible de donner un sens politico-économico-social superstructurel à l'insurrection italienne féminine de la Résistance, à cette foule de femmes ayant pris le maquis, plus nombreuses que dans tous les autres pays européens occidentaux. (1976: 270)

En fait, les femmes comme les masses "n'ont pas été trompées, elles ont désiré le fascisme" (1974: 73), comme aurait pu le dire Wilhelm Reich. En levant le silence sur l'adhésion des femmes au fascisme, Macciocchi met en place une perspective historique qui découvre la force des femmes à travers la sexualité. Dans ses "Sept thèses sur la sexualité féminine dans l'idéologie fasciste" (1978: 65), elle montre comment le fascisme a mobilisé la sexualité en faisant appel à l'irrationnel et comment cette politisation complète de la question sexuelle "fut à l'œuvre notamment avec l'organisation de la cuirasse caractérielle". En cela, elle se situe au plus près des analyses de Reich.

## Les femmes comme peuple

Pour Macciocchi, les femmes incarnent le peuple. Elle rappelle cette conviction d'un bout à l'autre de son œuvre. Et ce peuple s'oppose au "peuple des singes" (1974: 71) qui, selon le mot de Gramsci, désigne la petite bourgeoisie fasciste. Elle serait donc l'intellectuelle "organique" qui traduira l'importance dans l'histoire

économique de ce prolétariat mal connu et dont les pratiques apparaissent encore régies par des lois mystérieuses. À l'occasion de sa candidature à la députation de Naples pour le Parti communiste, en 1968, elle allait trouver dans cette ville une situation concrète "pour y mener une analyse concrète" qu'elle décrira dans ses *Lettres de l'intérieur du Parti* (1970). Et son objectif fut atteint. En effet avec un talent indéniable de journaliste d'investigation, elle se livre à des descriptions minutieuses de ces sous-salariées illettrées des "bassi" et des "vicoli". Ces travailleuses sont essentiellement des gantières:

Cinq mille femmes et jeunes filles de Naples travaillent dans la ganterie (...) chaque année 7 millions de paires de gants sont exportées et 10 milliards de liras vont dans la poche des capitalistes qui opèrent au niveau européen et dont les marchés se trouvent à Paris, Berlin, Londres et même New York (Lettre du 23 avril 1968: 76).

L'exploitation de ces femmes y est féroce: "Une gantière pour coudre les contours d'un gant reçoit 10 liras (10 centimes) par pièce. En une semaine, elle arrive à gagner au maximum les 6500 liras en cousant 650 gants" (Lettre du 10 avril 1968: 46).

Ce travail est le plus souvent clandestin, le patron qui lui fournit les gants taillés n'est pas connu d'elles. Et ces ouvriers d'un patron sans visage sont dans l'impossibilité d'assurer leur retraite et leur sécurité sociale et à plus forte raison de déclencher une grève. Toute forme de résistance dans ces circonstances est difficile à organiser. Le second ressort de cette exploitation économique est d'ordre sexuel. Il engage toute la vie familiale. Il faut au moins avoir six enfants pour toucher les compensations publiques des familles nombreuses. "Cette abondante progéniture constitue en définitive le salaire de base", et puis "les enfants sont de la main d'œuvre" (Lettre du 21 avril 1968: 60). Et à ce propos, les Napolitains ne s'encombrent pas de scrupules inutiles. L'école est inaccessible et faire travailler ses propres enfants, c'est leur transmettre un savoir faire:

Au III via Politi, je rencontre une étrange entreprise familiale, une cordonnerie qui fonctionne entièrement avec des gosses de huit, dix, douze ans (...) leur père, un communiste: je suis un pauvre diable me dit-il mais j'aurai donné un métier à mes fils. (Lettre du 21 avril 1968 : 61)

Cette combinaison entre vie érotique et vie économique s'appuie sur le mythe de la virilité de l'homme, comme si le lit devenait, selon la formule de Macciocchi, "le lieu d'une récupération globale de liberté". D'où la difficulté d'intervenir. Il n'est pas question de proposer de but en blanc des pratiques contraceptives qui resteraient incomprises. Macciocchi compte parmi les avancées de la civilisation la maîtrise de la fécondité. Mais cet objectif lui semble hors de portée à Naples en 1968: "Le Sud est malade de misogynie, communistes compris" (Lettre du 19 mai 1968: 236), conclut-elle. "Dans le Sud, c'est tout juste si les camarades sont disposés à accepter qu'une femme s'occupe du travail des

femmes” (Lettre du 19 mai 1968: 237). Par ses remarques, elle souligne les difficultés ressenties pendant ce temps de campagne électorale et le jugement du Parti ne se fit pas attendre: “Je crois que c’est en général l’opinion des militants communistes: nous n’avons pas aimé ce livre”, signe dans *La Rinascenta*, l’hebdomadaire culturel du PCI, Alessandro Natta, qui deviendra Secrétaire du Parti Communiste après la mort de Berlinguer.

Le principal péché qu’on lui reproche, c’est d’avoir été trop personnelle: “Moi à Naples, moi et le Parti, moi et l’histoire du PCI”. Pour ma part je dirai, quarante ans après, que cette enquête de Macciocchi est captivante et qu’elle n’a pas pris une ride, précisément parce qu’elle a maintenu dans ce premier livre un discours singulier, un empirisme méthodologique qui sauve l’entreprise de tout dogmatisme.

### **Les habits neufs de la culture communiste: maoïsme et autonomie**

Dans son second livre intitulé *De la Chine* (1971), parodiant le *De l’Allemagne* de Madame de Staël, Macciocchi semble s’être abandonnée à une vision bureaucratique de la révolution chinoise, sans faire preuve du moindre esprit critique. Ses relations conflictuelles avec le PCI avait-elles été trop difficiles à assumer? Son voyage en Chine fait état d’un nouveau culte, “le maoïsme”, dont les femmes, les travailleuses surtout, sont les servantes attentives.

Les femmes nous saluent en agitant le Petit Livre Rouge, en file indienne le long du sillon. Nous passons un moment auprès des quatre autres brigades mais on n’a pas le temps de parler avec tout le monde. Le jardin est soigné comme une broderie. (1971: 86)

Des citations semblables pourraient être multipliées. Il semble que la volonté de croire à cette gesticulation politique ait été sans réserve de la part de Macciocchi, comme si la reproduction sous toutes ses formes de la présence de Mao par le biais des portraits et du Petit Livre Rouge, authentifiait l’exigence socialiste. Délire évangélique et métaphysique? Macciocchi ne s’est guère expliquée sur cette “erreur”. Dans *La Femme à la valise*, elle rappelle qu’elle n’a pas été la seule à se tromper: “Je n’ai pas honte de dire que, à l’époque, je me suis trompée totalement” (1988: 184), mais l’explication qu’elle donne dans *Deux mille ans de bonheur* est un peu courte: “À Paris dans les années 1970, les idoles intellectuelles Malraux, Sartre, Sollers, Lacan, Foucault, Godard, Matta, Deleuze et Guattari, virent au jaune” (1988: 461) —pour les deux derniers, ce n’est pas vrai. Le complot manigancé par le Parti Communiste Français (437) lui apparaît central dans cette phobie antichinoise hallucinante. Les demandes de justifications ont fusé de toute part sans qu’elles aient obtenu de réponses de l’auteur si ce n’est peut-être dans *La Femme à la valise*, où elle écrit à l’instar d’Althusser que “la Chine représentait une critique du stalinisme, de gauche venue de gauche” (1988: 447). Elle rejette les Russes, choisit les Chinois. La Chine sera désormais sa seule révolution et avec cette fougue qui la caractérise, elle adhère au modèle maoïste alors que Simone de Beauvoir, également touchée par

la grâce de la révolution chinoise et soucieuse de commenter l'événement, dans son ouvrage *La Longue Marche* paru en 1957, se montre clairement plus soupçonneuse à l'égard des promesses de l'émancipation communiste.

Quoi qu'il en soit, en 1977, dans *De la France*, faisant encore référence à Madame de Staël, Macciocchi retrouve à travers les femmes cette incarnation du peuple, sans pour autant accorder aux féministes le bénéfice d'une transformation de la société que l'on pouvait constater immédiatement, mais les propos sont moins intransigeants et elle reconnaît: "À Paris, pour la première fois dans ma vie, j'ai senti à quel point pouvait compter l'appui d'autres femmes dans la lutte" (1977: 23). Ce sentiment de solidarité l'incite à prêter attention au rôle des femmes dans l'agriculture, aux femmes à l'usine. "Lip au féminin", "Annie réinvente Lip" ou encore "Le Larzac et les paysannes": dans ces portraits, le goût de l'enquête qu'elle avait manifesté dans son premier livre resurgit, mais était-elle originale dans son témoignage sur la place sociale grandissante des femmes dans les luttes autonomes? Je ne le crois pas. Par contre, lorsqu'elle parle de la condition des femmes en politique, une vraie passion l'anime. Pour notre bonheur, elle renoue avec une indignation personnelle. De l'évocation de la "femme trop, trop ardente, trop passionnée, trop intelligente", elle en vient à son expérience individuelle de femme, victime des bureaucrates communistes. "Elle devient intolérable et indigeste à l'estomac de fer d'un appareil qui peut tout digérer, sauf cette femme" (1977: 345).

### **Eleonora Fonseca Pimentel sous le regard de Maria Antonietta Macciocchi**

La vie d'Eleonora Fonseca Pimentel (1751-1799) ne correspond pas pour Macciocchi à un engouement de fin de carrière. La biographie qu'elle lui consacre, parue en italien en 1993 et en français en 1995: *Eleonora, la vie passionnée d'Eleonora Fonseca Pimentel dans la Révolution napolitaine*, couronne un intérêt pour la république parthénopeenne de 1799 qui s'était manifesté dès son premier livre, dans ses *Lettres de l'intérieur du Parti* (1970: 345). La Naples de l'après-guerre avait encore quelque chose à voir avec celle du XVIII<sup>e</sup> siècle. Elle était encore monarchiste, du fait de la persistance de ce petit peuple superstitieux et cruel qui contribua largement à étouffer cette république jacobine instituée par des intellectuels. On avait chanté, à la pendaison d'Eleonora, une des protagonistes de cette révolution: "Haïe par le peuple (...) vive le roi, mort à Jacob (les jacobins)".

En 1946 qui n'était pas monarchiste? Tous l'étaient: les vieux et les vieilles, les adultes (...) les vicoli de Naples étaient alors terrain interdit pour nous communistes et pour les républicains en général. (1970: 115)

Le spectre d'Eleonora Fonseca Pimentel, la rédactrice acharnée du *Monitore*, hanta Maria Antonietta. Qu'avait-elle représenté dans l'histoire italienne et européenne de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle? Son histoire restait mal connue. Comme la girondine Madame Roland et la reine Marie Antoinette, elle avait été victime de

la cruauté du peuple, une victime bien oubliée. Par exemple, Macciocchi signale (1995: 128) qu'il n'y avait pas la moindre allusion à Eleonora dans l'*Histoire des femmes* de Michèle Perrot et Georges Duby. Il s'agissait donc de réparer l'oubli en convoquant les témoignages des écrivains qui avaient fait l'éloge de ses dons de traductrice et de musicienne tel Alexandre Dumas, Benedetto Croce bien sûr (1866-1952), source principale sur la marquise portugaise, auteur d'études sur la Révolution de 1799 et qui avait réédité, en 1897, le *Monitore* napolitain.

Macciocchi, en brossant son tableau de la révolutionnaire, se révèle l'adepte d'une conception de l'histoire anachronique avec des va et vient constants entre ses propres questions, son appréhension de la vie napolitaine de l'après-guerre et les faits tels que les archives du XVIII<sup>e</sup> siècle nous les livrent. L'apport historique de son travail porte essentiellement sur la vie personnelle d'Eleonora, sur la réalité de son "bonheur" conjugal que Croce n'avait pas approfondi par discrétion. Le procès en séparation d'Eleonora d'avec son mari révèle une femme blessée, battue, réduite à tenir tête à la maîtresse de ce dernier qui vivait chez elle et empruntait son propre lit. Devant tant d'avanies, à la requête de son père, elle retourne à la maison familiale. Cette exploration personnelle me semble incomplète, faisant l'impasse sur un des ressorts majeurs de l'action d'Eleonora. En effet, d'où lui venait cet intérêt pour combattre la papauté, comme elle le fit avec sa traduction en 1790: "Aucun droit sur le Royaume de Naples ne revient au Saint Siège", texte écrit en latin en 1707, par un légiste napolitain, Nicolò Caravita. Eleonora agrémenta en outre cette traduction de commentaires. Macciocchi (1995: 186) comprend cette dénonciation du pouvoir temporel de l'Église comme une anticipation de la séparation de l'Église et de l'État. Or, il y aurait une explication plus simple, moins théorique peut-être et plus sociologique à ce goût pour les questions constitutionnelles. Eleonora Fonseca Pimentel n'était pas seulement une créature imaginative, audacieuse voire transgressive. Elle appartenait à une famille poursuivie, à ces familles de juifs sépharades qui quittèrent le Portugal et l'Espagne au XVII<sup>e</sup> siècle pour s'installer dans d'autres pays européens mais qui cachèrent leur judéité à leurs contemporains. Dans un ouvrage français, *La Ville et la République de Venise* (Paris, 1680), écrit par un Secrétaire d'ambassade de France à Venise, Alexandre Toussaint de Limojon, sieur de Saint Didier, il est dit :

Le marquis Fonseca était un riche marchand portugais qui pour avoir prêté de grandes sommes au Roi d'Espagne, dans les dernières révolutions de Naples, eut pour récompense un marquisat dans ce royaume là. Il faisait la banque à Venise lorsqu'il acheta la noblesse mais il trouva beaucoup d'oppositions à sa réception, non seulement à cause qu'il était trop ouvertement dans les intérêts d'Espagne mais aussi parce qu'il ne pouvait produire son extrait baptistère; cependant, étant le marquis Fonseca et d'ailleurs très riche et fort honnête homme, il passa enfin et il s'est depuis allié aux meilleures familles de la République, faisant encore presque toute la remise des sommes qui s'envoient

d'Espagne en Allemagne, et de Naples à Milan pour le service de cette couronne. (Limojon, 1680: 146)

Fonseca faisait partie de la noblesse vénitienne de la troisième classe. À la lumière de cette révélation, il faudrait revoir la biographie d'Eleonora et la généalogie de sa famille qui semble avoir opposé à la curiosité des chercheurs un mur de silence efficace. Ainsi le mariage d'Eleonora qui s'avéra désastreux s'inscrivait-il peut-être dans cette politique d'alliance censée assurer la survie de sa famille.

En dépit des commentaires, l'œuvre de Maria Antonietta Macciocchi est d'une grande cohérence, si l'on se donne la peine de s'arrêter à sa logique profonde et si l'on résiste à des propos parfois intempestifs qui peuvent apparaître comme des "contrepieds"<sup>3</sup> à ses convictions habituellement défendues. Macciocchi n'était pas versatile mais dynamique, volontaire et courageuse, un peu à la manière de Germaine de Staël. Comme son célèbre précurseur globe-trotter, elle ne reculait pas devant les entreprises impossibles. Ses réussites furent nombreuses: une des premières femmes députées du sud de l'Italie, elle entreprit avec sa fougue habituelle son travail de parlementaire à l'Assemblée européenne où elle se consacra, entre autres, à la cause des femmes. Son talent était celui d'une journaliste d'investigation, presque la romancière d'un dédoublement du moi qu'elle ne se lassait pas de mettre en scène dans un renouvellement intarissable: "Macciocchi et moi", écrit-elle dans *Deux mille ans de bonheur*. Tout en conservant quelques caractéristiques de l'intellectuel sartrien, notamment l'amour des noms propres et de la notoriété, elle se présente au monde comme ambitieuse et divisée, travaillée par des désirs contradictoires qu'elle n'hésite pas à exposer.

Mais cet effort d'authenticité ne l'empêcha pas de subir, comme intellectuelle et politique, cette arrogance masculine propre au milieu que son acharnement ne suffisait pas à vaincre. Rassembler dans un ouvrage pour une bonne cause toute l'intelligentsia française et italienne ne parvenait pas à effacer ce manque de reconnaissance et la douleur qui l'accompagnait. Dans son livre *Après Marx, Avril* (1978: 12-28), la causticité du récit de sa thèse soutenue à la Sorbonne en février 1977 témoigne de cette ambivalence qu'elle transformait en don d'ubiquité en multipliant les déplacements intercontinentaux. Sa faiblesse: rechercher la gloire avec une âpreté parfois enfantine, à l'ombre des grands hommes, Althusser, Mao, le pape Jean-Paul II.

---

<sup>3</sup> Voir la notice de Jean-Jacques Bozonet dans la rubrique "Nécrologie" du journal *Le Monde* du 20 avril 2007.

## RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- Croce, Benedetto (1897), *Studii storici sulla rivoluzione napoletana del 1799*, Rome, Loescher.
- Fonseca Pimentel, Eleonora (2000), *Il Monitore repubblicano del 1799, a cura di Benedetto Croce*, Bologne, Il Mulino.
- Limojon de Saint Didier, Alexandre Toussaint de (1680), *La Ville et la République de Venise*, Paris, Chez Guillaume de Luyne.
- Macciocchi, Maria Antonietta (1970), *Lettres de l'intérieur du Parti. Le Parti communiste, les masses et les forces révolutionnaires pendant la campagne électorale à Naples en mai 1968*, Paris, Maspéro. Avant-propos pour l'édition française (1979), Milan, Feltrinelli.
- (1971), *De la Chine*, Paris, Seuil.
- (1974), *Pour Gramsci*, Paris, Seuil.
- (1976), “Les femmes et la traversée du fascisme”, *Éléments pour une analyse du fascisme 1/2, Séminaire de Maria-A. Macciocchi, Paris VIII-Vincennes 1974-1975*, Paris, 10/18.
- (1977) *De la France*, Paris, Seuil.
- (1978), *Séminaire Paris VIII-Vincennes, Les femmes et leurs maîtres*, Paris, Christian Bourgois.
- (1978), *Après Marx, Avril*, Paris, Seuil.
- (1980) “Quatre hérésies cardinales pour Pasolini”, *Pasolini, séminaire dirigé par Maria Antonietta Macciocchi*, Paris, Grasset.
- (1983), *Deux mille ans de bonheur*, Paris, Grasset.
- (1988), *La Femme à la valise*, Paris, Grasset.
- (1992), *Le donne secondo Wojtyla. Ventinove chiavi di lettura della Mulieris Dignitatem*, Milan, Paoline.
- (1995), *Eleonora, la vie passionnée d'Eleonora Fonseca Pimentel dans la Révolution napolitaine*, Paris, Éditions du félin.
- Michel, Andrée (1979), “Réflexions à propos de l'ouvrage de M.A. Macciocchi”, *Les Temps Modernes*, 394: 1872-1883.
- Reich, Wilhelm (1972-1978-2001), *La Psychologie de masse du fascisme*, Paris, Payot.